

Musique Saint-Venant

à



DEBUSSY



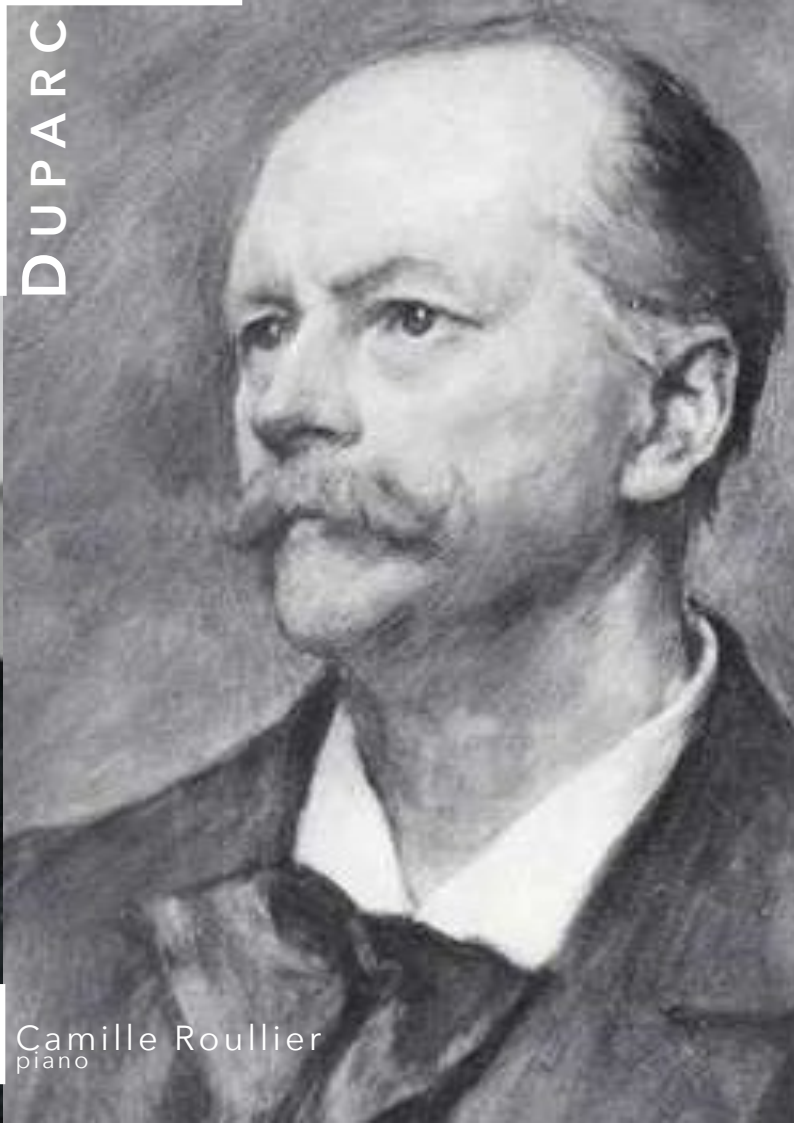
FAURÉ

POULENC



ténor
Olivier Coiffet

DUPARC



Camille Roullier
piano

Gabriel FAURÉ 1845 - 1924

Les berceaux op. 23 n° 1

L'horizon chimérique op. 118

- I. La mer est infinie
- II. Je me suis embarqué
- III. Diane, Séléné
- IV. Vaisseaux, nous vous aurons aimés

Henri DUPARC 1848 - 1933

La vie antérieure
Le manoir de Rosemonde
Extase
Chanson triste
Phidylé

- Entracte -

Claude DEBUSSY 1862 - 1918

Beau soir L. 6

Ariettes oubliées L. 60

- I. C'est l'extase langoureuse
- II. Il pleure dans mon cœur
- III. L'ombre des arbres
- IV. Chevaux de bois
- V. Green
- VI. Spleen

Francis POULENC 1890 - 1963

Calligrammes FP 140

- I. L'espionne
- II. Mutation
- III. Vers le Sud
- IV. Il pleut
- V. Le grâce exilée
- VI. Aussi bien que les cigales
- VII. Voyage

Rosemonde L. 6

Gabriel FAURÉ 1845 - 1924

Les berceaux op.23 n°1

Poème de Sully Prudhomme 1839 - 1907

Le long du quai, les grands vaisseaux
Que la houle incline en silence
Ne prennent pas garde aux berceaux
Que la main des femmes balance.

Mais viendra le jour des adieux,
Car il faut que les femmes pleurent
Et que les hommes curieux
Tentent les horizons qui leurrent !

Et ce jour-là les grands vaisseaux,
Fuyant le port qui diminue,
Sentent leur masse retenue
Par l'âme des lointains berceaux.

L'horizon chimérique op.118

Poèmes de Jean de La Ville de Mirmont 1886 - 1914

I. La mer est infinie

La mer est infinie et mes rêves sont fous.
La mer chante au soleil en battant les falaises
Et mes rêves légers ne se sentent plus d'aise
De danser sur la mer comme des oiseaux soûls.

La vaste mouvement des vagues les emporte,
La brise les agite et les roule en ses plis ;
Jouant dans le sillage, ils feront une escorte
Aux vaisseaux que mon cœur dans leur fuite a suivis.

Ivres d'air et de sel et brûlés par l'écume
De la mer qui console et qui lave des pleurs,
Ils connaîtront le large et sa bonne amertume ;
Les goélands perdus les prendront pour des leurs.

II. Je me suis embarqué

Je me suis embarqué sur un vaisseau qui danse
Et roule bord sur bord et tangué et se balance.
Mes pieds ont oublié la terre et ses chemins ;
Les vagues souples m'ont appris d'autres cadences
Plus belles que le rythme las des chants humains.

À vivre parmi vous, hélas ! avais-je une âme ?
Mes frères, j'ai souffert sur tous vos continents.
Je ne veux que la mer, je ne veux que le vent
Pour me bercer, comme un enfant, au creux des lames.

Hors du port qui n'est plus qu'une image effacée,
Les larmes du départ ne brûlent plus mes yeux.
Je ne me souviens pas de mes derniers adieux...
Ô ma peine, ma peine, où vous ai-je laissée ?

III. Diane, Séléné

Diane, Séléné, lune de beau métal,
Qui reflète vers nous, par ta face déserte,
Dans l'immortel ennui du calme sidéral,
Le regret d'un soleil dont nous pleurons la perte,

Ô lune, je t'en veux de ta limpidité
Injurieuse au trouble vain des pauvres âmes,
Et mon cœur, toujours las et toujours agité,
Aspire vers la paix de ta nocturne flamme.

IV. Vaisseaux, nous vous aurons aimés

Vaisseaux, nous vous aurons aimés en pure perte ;
Le dernier de vous tous est parti sur la mer.
Le couchant emporta tant de voiles ouvertes
Que ce port et mon cœur sont à jamais déserts.

La mer vous a rendus à votre destinée,
Au-delà du rivage où s'arrêtent nos pas.
Nous ne pouvions garder vos âmes enchaînées ;
Il vous faut des lointains que je ne connais pas.

Je suis de ceux dont les désirs sont sur la terre.
Le souffle qui vous grise emplit mon cœur d'effroi,
Mais votre appel, au fond des soirs, me désespère,
Car j'ai de grands départs inassouvis en moi.



Henri DUPARC 1848 - 1933

La vie antérieure

Poème de Charles Baudelaire 1821 - 1867

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques
Que les soleils marins teignaient de mille feux,
Et que leurs grands piliers, droits et majestueux,
Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques.

Les houles, en roulant les images des cieux,
Mêlaient d'une façon solennelle et mystique
Les tout puissants accords de leur riche musique
Aux couleurs du couchant reflété par mes yeux.

C'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes,
Au milieu de l'azur, des vagues, des splendeurs,
Et des esclaves nus tout imprégnés d'odeurs

Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes,
Et dont l'unique soin était d'approfondir
Le secret douloureux qui me faisait languir.

Le manoir de Rosemonde

Poème de Robert de Bonnières 1850 - 1905

De sa dent soudaine et vorace,
Comme un chien l'amour m'a mordu...
En suivant mon sang répandu,
Va, tu pourras suivre ma trace...

Prends un cheval de bonne race,
Pars, et suis mon chemin ardu,
Fondrière ou sentier perdu,
Si la course ne te harasse !

En passant par où j'ai passé,
Tu verras que seul et blessé
J'ai parcouru ce triste monde.

Et qu'ainsi je m'en fus mourir
Bien loin, bien loin, sans découvrir
Le bleu manoir de Rosemonde.

Extase

Poème de Jean Lahor 1840 - 1909

Sur un lys pâle mon cœur dort
D'un sommeil doux comme la mort...
Mort exquise, mort parfumée
Du souffle de la bien aimée...
Sur ton sein pâle mon cœur dort...

Chanson triste

Poème de Jean Lahor

Dans ton cœur dort un clair de lune,
Un doux clair de lune d'été,
Et pour fuir la vie importune,
Je me noierai dans ta clarté.

J'oublierai les douleurs passées,
Mon amour, quand tu berceras
Mon triste cœur et mes pensées
Dans le calme aimant de tes bras.

Tu prendras ma tête malade,
Oh ! quelques fois sur tes genoux,
Et lui diras une ballade
Qui semblera parler de nous ;

Et dans tes yeux pleins de tristesse,
Dans tes yeux alors je boirai
Tant de baisers et de tendresses
Que peut-être je guérirai.

Phidylé

Poème de Leconte de L'Isle 1818 - 1894

L'herbe est molle au sommeil sous les frais peupliers,
Aux pentes des sources moussues
Qui, dans les prés en fleurs germant par mille issues,
Se perdent sous les noirs halliers.

Repose, ô Phidylé ! Midi sur les feuillages
Rayonne, et t'invite au sommeil.
Par le trèfle et le thym, seules, en plein soleil,
Chantent les abeilles volages.

Un chaud parfum circule au détour des sentiers ;
La rouge fleur des blés s'incline,
Et les oiseaux, rasant de l'aile la colline,
Cherchent l'ombre des églantiers.

Mais quand l'Astre, incliné sur sa courbe éclatante,
Verra ses ardeurs s'apaiser,
Que ton plus beau sourire et ton meilleur baiser
Me récompensent de l'attente !

Claude DEBUSSY 1862 - 1918

Beau soir L. 6

Poème de Paul Bourget 1852 - 1935

Lorsqu'au soleil couchant les rivières sont roses,
Et qu'un tiède frisson court sur les champs de blé,
Un conseil d'être heureux semble sortir des choses
Et monter vers le cœur troublé.

Un conseil de goûter le charme d'être au monde,
Cependant qu'on est jeune et que le soir est beau,
Car nous nous en allons, comme s'en va cette onde :
Elle à la mer, nous au tombeau.

Ariettes oubliées L. 60

Poèmes de Paul Verlaine 1844 - 1896

I. C'est l'extase

C'est l'extase langoureuse,
C'est la fatigue amoureuse,
C'est tous les frissons des bois
Parmi l'étreinte des brises,
C'est vers les ramures grises
Le chœur des petites voix.

Ô le frêle et frais murmure !
Cela gazouille et susurre,
Cela ressemble au cri doux
Que l'herbe agitée expire...
Tu dirais, sous l'eau qui vire,
Le roulis sourd des cailloux.

Cette âme qui se lamente
En cette plainte dormante
C'est la nôtre, n'est-ce pas ?
La mienne, dis, et la tienne,
Dont s'exhale l'humble antienne
Par ce tiède soir, tout bas.

II. Il pleure dans mon cœur

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville ;
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?

Ô bruit doux de la pluie,
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie,
Ô le bruit de la pluie !

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écœure.
Quoi ! Nulle trahison ?...
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine,
De ne savoir pourquoi,
Sans amour et sans haine,
Mon cœur a tant de peine !

III. L'ombre des arbres

L'ombre des arbres dans la rivière embrumée
Meurt comme de la fumée,
Tandis qu'en l'air, parmi les ramures réelles,
Se plaignent les tourterelles.

Combien, ô voyageur, ce paysage blême
Te mira blême toi-même,
Et que tristes pleuraient dans les hautes feuillées,
Tes espérances noyées.

IV. Chevaux de bois

Tournez, tournez, bons chevaux de bois,
Tournez cent tours, tournez mille tours,
Tournez souvent et tournez toujours,
Tournez, tournez au son des hautbois.

L'enfant tout rouge et la mère blanche,
Le gars en noir et la fille en rose,
L'une à la chose et l'autre à la pose,
Chacun se paie un sou de dimanche.

Tournez, tournez, chevaux de leur cœur,
Tandis qu'autour de tous vos tournois
Clignote l'œil du filou sournois,
Tournez au son du piston vainqueur !

C'est étonnant comme ça vous soûle
D'aller ainsi dans ce cirque bête
Rien dans le ventre et mal dans la tête,
Du mal en masse et du bien en foule.

Tournez, dadas, sans qu'il soit besoin
D'user jamais de nuls éperons
Pour commander à vos galops ronds
Tournez, tournez, sans espoir de foin.

Et dépêcher, chevaux de leur âme
Déjà voici que sonne à la soupe
La nuit qui tombe et chasse la troupe
De gais buveurs que leur soif affame.

Tournez, tournez ! Le ciel en velours
D'astres en or se vêt lentement.
L'église tinte un glas tristement.
Tournez au son joyeux des tambours !

V. Green

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches
Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous.
Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches
Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.

J'arrive tout couvert encore de rosée
Que le vent du matin vient glacer à mon front.
Souffrez que ma fatigue, à vos pieds reposée,
Rêve des chers instants qui la délasseront.

Sur votre jeune sein laissez rouler ma tête
Toute sonore encore de vos derniers baisers ;
Laissez-la s'apaiser de la bonne tempête,
Et que je dorme un peu puisque vous reposez.

VI. Spleen

Les roses étaient toutes rouges
Et les lierres étaient tout noirs.

Chère, pour peu que tu te bouges,
Renaissent tous mes désespoirs.

Le ciel était trop bleu, trop tendre,
La mer trop verte et l'air trop doux.

Je crains toujours, ce qu'est d'attendre
Quelque fuite atroce de vous.

Du houx à la feuille vernie
Et du luisant buis je suis las,

Et de la campagne infinie
Et de tout, fors de vous, hélas !



Calligrammes FP 140

Poèmes de Guillaume Apollinaire 1880 - 1918

I. L'espionne

Pâle espionne de l'Amour
Ma mémoire à peine fidèle
N'eut pour observer cette belle
Forteresse qu'une heure un jour

Tu te déguises à ta guise
Mémoire espionne du cœur
Tu ne retrouves plus l'exquise
Ruse et le cœur seul est vainqueur

Mais la vois-tu cette mémoire
Les yeux bandés prête à mourir
Elle affirme qu'on peut l'en croire
Mon cœur vaincra sans coup férir.

II. Mutation

Une femme qui pleurait
Eh ! Ho ! Ha !
Des soldats qui passaient
Eh ! Ho ! Ha !
Un éclusier qui pêchait
Eh ! Ho ! Ha !
Les tranchées qui blanchissaient
Eh ! Ho ! Ha !
Des obus qui pétaient
Eh ! Ho ! Ha !
Des allumettes qui ne prenaient pas
Et tout
A tant changé
En moi
Tout
Sauf mon Amour
Eh ! Ho ! Ha !

III. Vers le sud

Zénith
Tous ces regrets
Ces jardins sans limite
Où le crapaud module un tendre cri d'azur
La biche du silence éperdu passe vite
Un rossignol meurtri par l'amour chante sur
Le rosier de ton corps dont j'ai cueilli les roses
Nos cœurs pendent ensemble au même grenadier
Et les fleurs de grenade en nos regards écloses
En tombant tour à tour ont jonché le sentier

IV. Il pleut

Il pleut des voix de femmes
comme si elles étaient mortes
même dans le souvenir
c'est vous aussi, qu'il pleut
merveilleuses rencontres
de ma vie ô gouttelettes
et ces nuages cabrés se prennent
à hennir tout un univers
de villes auriculaires
écoutez, s'il pleut tandis
que le regret et le dédain
pleurent une ancienne musique
écoutez tomber les liens
qui retiennent en haut et en bas

V. La grâce exilée

Va-t'en, va-t'en mon arc-en-ciel
Allez-vous-en, couleurs charmantes
Cet exil t'est essentiel
Infante aux écharpes changeantes

Et l'arc-en-ciel est exilé
Puisqu'on exile qui l'irise
Mais un drapeau s'est envolé
Prendre ta place au vent de bise

VI. Aussi bien que les cigales

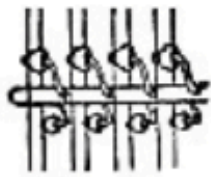
« Avec l'autorisation de Madame Apollinaire on peut remplacer le verbe pisser par siffler. »

AUSSI BIEN QUE LES CIGALES

<i>gens du midi</i>	ne savez pas	M
<i>gens du mi</i>	creuser que	ais
<i>di vous n'</i>	vous ne sa	vous
<i>avez donc</i>	vez pas vous	savez
<i>pas regar</i>	éclairer ni	encore
<i>dé les ciga</i>	voir Que vous	boire com le jour
<i>les que vous</i>	manque-t-il	me les ci de gloire
	donc pour	gales ô se
	voir aus	gens du mi c ra
	si bien	di gens du reusez ce
	que les	soleil gens qui voyez bu lui
	ciga	devriez savoir vez pissez où
les	creuser et voir	comme vous
	aussi bien pour le	les ciga sau
	moins aussi bien	les rez
	que les cigales	creu
	Eh quoi ! vous savez	<i>gens du Midi il faut</i> ser
	boire et ne savez	<i>creuser voir boire</i> pour
	plus pisser utile	<i>pisser aussi bien que</i> bien
	ment comme les	<i>les cigales</i> sor
cigales	LA JOIE	<i>pour chan</i> tir
	ADORABLE	<i>ter com</i> au
	DE LA PAIX	<i>me elles</i> so
	SOLAIRE	leil

VOYAGE *A Mlle Paula Valmont*

ADIEU AMOUR NAGE QUI
FUS REFAIS LE VOYAGE DE DANTE
ET NA PAS CHU HUIE RÉCON



TELEGRAPHE
OISEAU
QUI
LAISSE
S'ALLES PARTIR

OU VA DONC CE TRAIN QUI MEURT AU LOIN
DANS LES VALS ET LES BEAUX BOIS FRAIS DU

O
DU
CE

L
A

U
I
T
N

L
U

N
A
I
R
E
ET

É
,
T
D
O
I
L
E
S

L
P
I
N
E

N
E

C'

EST
TON

SA
VI
GE

QUE

J
E

V
O
I
S

P
L
U
S

? E L A
TENDRE ÉTÉ SI P

Rosemonde FP 158

Poème de Guillaume Apollinaire

Longtemps au pied du perron de
La maison où entra la dame
Que j'avais suivie pendant deux
Bonnes heures à Amsterdam
Mes doigts jetèrent des baisers

Mais le canal était désert
Le quai aussi et nul ne vit
Comment mes baisers retrouvèrent
Celle à qui j'ai donné ma vie
Un jour pendant plus de deux heures

Je la surnomma Rosemonde
Voulant pouvoir me rappeler
Sa bouche fleurie en Hollande
Puis lentement je m'allai
Pour quêter la Rose du Monde

